

## Yeux fertiles

Number 91, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14616ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2001). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (91), 137–146.

FRANCIS CATALANO

*Index*

Trait d'Union, collection Filigrane, 2001, 153 p.

Ceux qui peuvent éviter la lourdeur sont de vaillants sculpteurs ou de beaux esprits. En poésie, cette lourdeur guette toujours malgré la brièveté du genre. La lourdeur de certains romans assommants ou de certaines sagas imbuables, et par le menu cherchant à singer le réel en tous ses recoins, existe en poésie. On la souligne rarement puisque le supplice est moins long, mais elle sévit pourtant, ici et là, chez certains poètes, vient colorer d'un reflet de plomb leurs plus courts textes comme leurs plus ambitieux. Le poète n'est donc pas prémuni contre la lourdeur et lorsqu'il fait preuve de maîtrise de son art et de justesse dans le plus pur choix de ses mots, le raffinement qui en découle donne une bonne dose de joie à son lecteur.

*Index*, de Francis Catalano, réussit ce tour de force. L'auteur a su tirer de l'ambition de son projet initial la finesse et l'intérêt du résultat qu'il a obtenu.

Il n'est pas nécessaire de nager dans un lac de simplisme poétique pour saisir et capter l'attention du lecteur de poèmes. En fait, il suffit d'apprendre à varier ses effets, à comprendre ce désir de clarté que demande en général le lecteur (à tout le moins tacitement) et à contrecarrer, de l'autre main, ces mêmes plans. Surprendre le lecteur tout en lui permettant de suivre notre périple. Francis Catalano semble avoir bien compris cette relation trouble, ce pacte curieux qui unit un lecteur à un texte. Ses poèmes se jouent parfois de nous, montent sur la caravelle de l'histoire des Amériques, débarquent dans notre monde contemporain, remontent jusqu'aux « robes noires » et reviennent hanter les couloirs de l'histoire géologique des anciens continents à l'origine des nôtres.

*Index*, saga poétique en miniature traitant du destin de l'Amérique et de son histoire, revisitant les clichés qui nous ont été enseignés au sujet de nos racines, met en relief plusieurs pans de nos méconnaissances identitaires. Divisé en cinq parties, qui toutes s'attardent à survoler des siècles d'histoire et nos préjugés de Blancs colonisateurs, *Index* glisse habilement sur les discours profus des nouveaux défenseurs des droits des autochtones, pour arrêter sa course en amont. Catalano traque l'étincelle qui a fait basculer nos rapports

avec les Amérindiens, jette à notre face des détails insignifiants, des brins de misère, des allusions ironiques qui, puisqu'ils s'éloignent du discours ambiant, étonnent au premier abord, viennent saisir notre attention par la suite.

Loin du folklore bien rimé de *La légende d'un peuple* de Fréchette et loin du ton revendicateur et catastrophé de *L'Amérique* de Jean-Paul Daoust, Catalano se rapprocherait plutôt du Renaud Longchamps de *Miguasha*. Attiré à l'évidence par le mode de vie, les mœurs et l'histoire des Amérindiens, captivé par la géologie et notre histoire passée et présente ainsi que par les grands événements qui ont forgé l'Amérique telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Au fil de la lecture nous avons l'impression de suivre l'esprit d'un historien-poète. L'emploi d'un vocabulaire riche, précis; des tableaux qui charrient de vastes fresques; de courtes évocations passant telles de surprenantes perdrix aux yeux du lecteur: Catalano a réuni des textes de prime abord disparates qui, à la lecture, s'avèrent compatibles. Les changements de ton ne viennent jamais nous brusquer, nous lasser, *Index* formant un tout bien solide, un livre uni. Ces poèmes parfois courts, parfois un peu moins brefs, figiolés d'ironie et chargés de questions, finissent toujours par toucher leur cible.

Dans la première partie, intitulée *Laurentia*, un sujet décrit ce qu'il regarde, parle des mouvements des plaques tectoniques qui formèrent, petit à petit, le grand continent américain.

Ici j'assiste dans toute sa grâce  
à une surrection spontanée de montagnes  
là un volcan sous pression se déconnecte  
de sa cheminée ardente  
bientôt en une envolée en rase-mottes d'archéoptéryx  
l'un d'eux fixera sur sa pupille  
tout le global et l'invisible  
de ce paysage sans relief cerclé de carbone (p. 14)

Les mouvements migratoires de nos grands ancêtres hominidés viennent aussi ponctuer ces pages d'histoire de notre terre, jusqu'à ce que le sujet se retrouve dans la peau d'un Esquimau-Aléoute.

je marche face au vent moi l'Esquimau-Aléoute  
dont le devenir est immobile (p. 19)

Ainsi, le sujet de l'énonciation se déplace, emprunte différentes peaux, voyage au gré de l'Amérique, de son his-

toire, de ses rêves, de ses tragédies, de ses peuples autochtones. En deuxième partie, un appel est lancé, un cri d'avertissement est envoyé à travers les âges pour éveiller les peuples qui seront conquis, les civilisations du Mexique qui seront détruites; «complainte» (p. 30) qui charroie drakkar et corps morts, médecine archaïque et mocassins de chasse, gibier sacrifié et connaissance des saisons.

Dans *Strates*, la troisième partie du recueil, nous suivons le récit d'un jeune garçon de cinq ans qui part pour la première fois au Mexique avec sa famille dans les années 60. Soudain, l'Amérique semble se rapprocher, côtoie un registre plus familier, s'entiche d'une naïveté intelligente; de l'index l'enfant suit une ligne imaginaire que produit une suite de poteaux électriques sur la vitre de l'auto de son père et note la présence des multiples compagnies pétrolifères.

Au fil du paysage se succèdent  
des poteaux télégraphiques  
sur la vitre en mouvement une ligne imaginaire  
je la suis de l'index dans sa course dansée  
qui scinde l'univers en deux (p. 72)

Des conceptions du temps divergentes sont venues brouiller les cartes des caravelles de Colomb cherchant ces Indes qu'il ne trouvera jamais. Cette quatrième partie danse sur les remords, les haines diverses et les sanglantes visions du monde qui ont fait écrire les Las Cas et consorts.

Le temps chrétien quant à lui  
Pousse vers l'apothéose,  
Lumière à une direction  
Puisque après 1492 vient 1493,  
Puis 1494, et ainsi de suite.

Deux temps se font face.  
Flèche plantée dans le rayon d'une roue. (p. 104)

Le livre culmine en notre Huronie ravagée, en ces multiples conflits guerriers qui ont fait naître les légendes de notre peuple, ce peuple mâtiné d'Européens et d'autochtones, de guerres de conquête et d'embuscades cruelles.

Après le massacre  
des angelots poussiéreux sortent  
du plâtre, approchent,

se penchent hésitants sur les gisants hurons  
 dont la bouche entrouverte  
 découvre un clavier de dents saines.  
 Parmi les monceaux de corps fumants, ils attaquent  
 des airs baroques  
 à l'harmonium, en cette aube  
 émaillée où dansent  
 les ectoplasmes. (p. 135)

Ce qu'il faut savoir, c'est que l'auteur de ces poèmes, Québécois d'origine italienne et traducteur, est allé jusqu'en Italie pour lire les originaux des lettres du jésuite Francesco Giuseppe Bressani, membre de la Société de Jésus qui fut envoyé en mission en Huronie en 1644. Celui-ci tira de son expérience plus qu'éprouvante (il fut torturé à plusieurs reprises) un livre publié en 1653 mais qui ne fut traduit en français qu'en 1852 par un jésuite montréalais, le père Martin. L'image du *Pays renversé* faisant office de titre de la toute dernière section du recueil est de lui. Bressani a parlé de l'anéantissement de la Huronie comme d'un *Pays renversé*.

Voilà donc un livre de poésie ample et documenté, fort et ironique, qui laissera à chacun un vague parfum d'épopée.

*Bertrand Laverdure*

**FRANÇOIS BARCELO**

*J'enterre mon lapin*

Vlb éditeur, 2001, 120 p.

Il serait étonnant que ce livre plaise aux puristes de la langue, étant parsemé de fautes de français; il faut dire que ces erreurs constituent un aspect important de l'histoire, le personnage principal souffrant d'une déficience intellectuelle en plus d'être muet. Malgré ses limites, Sylvain Beausoleil a des ambitions créatrices: il veut écrire un roman à l'ordinateur que lui a offert son beau-frère, bien qu'il ne maîtrise pas tout à fait cet appareil, nouveau pour lui. C'est d'ailleurs ce roman qui constituera le récit même du livre.

Grâce à un programme d'insertion au travail s'adressant aux handicapés, Sylvain trouve un emploi dans un organisme gouvernemental (l'Agence de gestion des greffes)

qui a le pouvoir de décider qui peut bénéficier d'une greffe. Son travail se borne à classer les dossiers, plus spécialement à envoyer les lettres d'acceptation et de refus aux personnes concernées. Un jour, un certain M. Beloki le contacte pour lui proposer, moyennant une forte rémunération, de falsifier des documents: il doit mettre sur la liste des greffés les noms de candidats qui ne sont pas éligibles mais qui sont prêts à payer cher pour bénéficier de ce «service».

Ce livre devrait plaire pour plusieurs raisons: les émotions qu'il suscite (révolte, tendresse, etc.) sans sombrer dans les bons sentiments, le travail qu'il permet d'effectuer indirectement sur la langue à travers les nombreuses fautes, créant ainsi un certain langage et donnant un profil psychologique intéressant au personnage, et enfin l'écriture même, l'essentiel du roman reposant sur celui de Sylvain, aspect qui permet d'amorcer une réflexion pertinente sur l'écriture:

J'écris parce que quand j'écris je me mets à comprendre le monde. Tout le monde que je connais. (p. 118)

L'écriture semble pressentie comme une façon de dénoncer, entre autres choses, la lâcheté des humains et la lourdeur bureaucratique. La souffrance donne beaucoup d'intérêt à l'ensemble du texte et au personnage principal qui y gagne en intériorité. Sylvain apprendra la raison pour laquelle il est muet, un traumatisme qui remonte au moment où il avait trois ans, et dont nous ne révélerons pas ici toutes les circonstances pour ne pas gêner le plaisir du lecteur. Notons tout de même que ce personnage a beaucoup de nuance et qu'il s'éloigne du type idiot du village ou imbécile heureux. Sylvain est malhonnête et profite du système lui aussi. Il n'a pas vraiment de scrupules et comporte une dimension sexuelle intéressante qui confirme que c'est un humain avec des désirs, après tout, comme on le note à travers ses relations, lesquelles s'avèrent tout de même problématiques, avec les femmes.

Ce vingt-cinquième ouvrage de l'auteur laissera de bons souvenirs au lecteur, entre autres par son intensité dramatique, un brin de naïveté qui désamorce quelque peu les problématiques soulevées sans pour autant les banaliser, ainsi que des jeux de mots savoureux qui peuvent rappeler les monologues de Sol:

Monsieur Fortin a dit J'enterre mon lapin (p. 42).

La sale de conférence c'est là que le multidisciplinaire vient deux fois par semaine (p. 19), etc.

*Martin Thisdale*

**ROBERT GIROUX**

*Gymnastique de la voix*

Éditions Triptyque, poésie, 2001, 54 p.

Robert Giroux est un poète discret.

La discrétion est bien souvent une affaire d'humilité cachée sous un peu d'inquiétude. Des tapageurs et des prolixes se font remarquer tandis que de talentueux pianoteurs, des coureurs de fond, des marcheurs allègres, quoique silencieux, survivent sous ces multiples vacarmes.

Robert Giroux fait partie de cette catégorie de poètes, dont on entend peu parler. Ici et là, un bon article, quelquefois un papier mitigé, une autre fois de l'indifférence. Rien qui ferait se bousculer la foule des lecteurs à ses pieds. Ce poète, depuis plus d'une vingtaine d'années, continue à rouler sa bosse, à pousser cette pierre de Sisyphe que certains autres écrivains s'imaginent toujours être le premier bloc de leur grande gloire. Giroux, lui, avec cette douce mélancolie des timides, cette sereine hargne des grands lucides, a toujours su que ce bloc littéraire qu'il poussait en était un de Sisyphe. Comme il l'écrira dans *L'œuf sans jaune* (Triptyque, 1982):

(faut tout de même pas se prendre  
pour des poètes et voir le lait là  
où il y a de la brume  
à vous étouffer les arbres) (p. 28)

Du revers de la main, la poésie de Robert Giroux nous lance parfois ce type d'appel au calme, ce type d'appel à moins d'âneries métaphoriques, sous le couvert d'une agressivité de bon aloi. Certes, Giroux veut réveiller, tente à maintes reprises de secouer de quelques jets de franchise ces pauvres lecteurs bien souvent apathiques qui ne transigent plus qu'avec ces vedettes littéraires qu'une certaine critique se plaît à mettre sur la sellette, à transformer en gloire de

quelques semaines, en vache à lait de quelques éditeurs complaisants et soudoyeurs. Dans *Gymnastique de la voix*, le poète tranche à vif dans ces énormités maintenant communes, ces curieuses pratiques acceptées, établies, encouragées. Dans la troisième partie de son nouveau livre, Giroux se vide le cœur, nous parle sans filet de cette affaire de la critique, ténébreuse affaire de guignol maintes fois ridiculisée (pensons aux *Illusions perdues* de Balzac), mille fois ressassée sous mille et une forme, mais toujours aussi actuelle:

mon écrivain comprend trop bien la critique  
d'aujourd'hui  
laquelle a cédé la place à la promotion pure et  
simple d'un produit  
tous les valets parlent en même temps du même livre  
attendu  
comme sous l'effet d'une magie  
comme sous le charme d'un pourvoyeur très habile  
comme sous l'emprise d'un mimétisme total (p. 48)

Mais devons-nous oublier pour autant que nous avons devant nous un poète-éditeur? Que nous lisons la poésie d'un éditeur qui se publie lui-même? Soulevons d'emblée la jupe des idées reçues. Réfléchissons un instant. À quoi bon s'en formaliser? Cette pratique n'est-elle pas fort répandue? Plusieurs poètes ont suivi cette voie, pensons à Bernard Pozier, Hélène Dorion, Jean-Sébastien Huot, David Hince, Paul Bélanger, Jean Royer, Claudine Bertrand, Stéphane Despatie, Martin Pouliot, et bien d'autres avant eux. Il ne s'agit ici que d'une liste non exhaustive de poètes québécois ayant jumelé, à un moment ou à un autre de leur vie, ces deux tâches de poète et d'éditeur. Il serait trop long d'examiner le cas des éditeurs français. Une pratique qui, de prime abord, paraît honteuse devrait plutôt être considérée, par la force des choses, comme inévitable. Puisque plusieurs auteurs dirigent des maisons d'édition et que cette nomination ne tarit pas automatiquement leur plume. Libérés de ces préjugés faciles, il nous reste à lire l'œuvre en question. On ne s'en sort pas, les préjugés sont tenaces et rassurants. Une lecture digne de ce nom, comme le souligne d'ailleurs Giroux dans *Gymnastique de la voix*, est rare. Avec parcimonie et frileusement on concède, habituellement aux mêmes et à leurs épigones, le titre d'écrivain. Ceux qui restent doivent se contenter d'entrefilets, de communiqués publiés en échange de

quelques achats publicitaires. Mince plaque de vent sous la porte de l'histoire littéraire, ces écrivains qui méritent un tel nom mais à qui on le refuse pour diverses raisons, souvent mauvaises, en sont réduits à quêter leur statut.

Tel livre devient si attendu par le public fantôme  
 Que ce lecteur autorisé accordera à ce livre des égards  
 indus  
 Qu'il ne daignera jamais accorder à un autre  
 (appelons quand même écrivain cet autre moins cour-  
 tisé) (p. 47)

*Gymnastique de la voix* serait une plaquette de poésie encore plus mince si son auteur n'avait cédé qu'à ses angoisses de poète, d'éditeur-poète et de silencieux observateur des mœurs littéraires québécoises. Mais cette minceur n'aurait pas été accaparante, dommageable, ridicule pour autant. En troisième partie de son recueil, Giroux se lance dans un procès senti, sans gêne et beau comme cette naïveté luxuriante de la vérité nue sur la place publique. Il prend dans celle-ci la défense d'un écrivain chéri, d'un ancien poulain de sa propre maison d'édition, Yves Gosselin. C'est avec verve et ironie qu'il s'avance sur ces champs d'honneur de la diatribe policée; c'est avec attention et sensibilité qu'il s'expose en dévoilant ce qui l'agace de ceux qui n'ont pas daigné le lire, ce qu'il exècre de cette cour littéraire volage et superficielle et ce qu'il admire et a toujours admiré chez son protégé. Curieux message d'amour qui emprunte la voix de ce *Lecteur paradoxal* pour s'exprimer:

Rêveur de délivrance  
 plus excessif qu'il ne faudrait peut-être  
 oiseau de feu qui fait son nid sur les volcans  
 mon écrivain sait aimer sans recours  
 il sait aussi mourir mille fois la nuit  
 et renaître mille fois l'autre  
 il ne retient ses larmes que pour mieux dire  
 la détresse qui risque sans cesse de te gagner (p. 44)

Ce poète célèbre écrit pour «toi» lecteur ingrat et hypocrite. C'est ce que nous dit Giroux, peignant Gosselin en Hermès retenu, en cheval de Troie pacifique, amassant nos fatigues, nos pluies, nos peines et nos vérités, pour nous les restituer sous l'égide d'un amour littéraire offert en oblation au dieu curieux du lecteur. Phénix qui ne se consumerait

jamais, poète trop embrasé pour s'étioler dans un nuage de cendre, ce ne serait rien de moins qu'un Empédocle en suspension perpétuelle au-dessus d'un volcan, force vive incarnée dans un amour sans limite.

Mais nous ne fouillons ici que la troisième partie de son nouveau recueil. Certes, il s'agit d'une section qui frappe l'esprit, fait sourire, parfois met en relief les conflits triviaux qu'entretiennent les critiques et les éditeurs (pensons à tous ces noms de critiques et de chroniqueurs littéraires salués ou honnis pour des raisons que l'on devine à l'occasion intéressées ou revanchardes, voir p. 49). Mais il y a plus dans ce recueil.

Ce qui nous reste des textes de Giroux, ce que l'on retient de *Gymnastique de la voix* ou ce que l'on a retenu de ses autres recueils, surtout à la lecture de ses derniers, dont *j'allume* (Triptyque, 1995), *En mouvement* (Triptyque, 1998) et *Le miroir des mots* (Triptyque, 1999), ne saurait s'exprimer autrement qu'en termes de déclinaisons amoureuses.

Giroux bondit sur quelques proies, mais c'est toujours pour mieux défendre l'amour qu'il a de quelqu'un, d'une personne, de son père, de ses camarades de classe, de son quartier Villeray. On ne se méprend pas si, au détour de quelques lignes de *libido blague*, on rencontre toujours ce merveilleux espoir en l'amour, à peine enfoui, souvent brandi avec maladresse puisqu'un trop-plein de sincérité dans ce cas malmène le style et l'envoie vers une exaltation sans garde-fou:

tout effaré  
courir comme un grand corps fou  
et voir défiler les fenêtres rieuses et piquées d'étoiles  
(p. 31)

Ou

Je suis bavard!  
le sifflement du javelot aurait suffi  
tandis que je glapis dans le coin de la cage (p. 31)

Mais ces écarts d'exalté amoureux sont beaucoup moins perceptibles ici que dans certains de ses autres recueils. Giroux prend volontairement le taureau par les cornes, reste en retrait et saisit avec d'autant plus d'acuité les variations infinies de cette incroyable sensation qui a fait la fortune de trop de poètes pour qu'il nous soit nécessaire de rappeler son nom:

Les ombres sur les murs agrandissent mon émoi  
qui gonfle  
comme éternellement saisi  
au seuil de ta porte (p. 27)

Bénignité de la vie, ardeur de la passion littéraire, poésie humaniste qui emprunte à la poésie de voyage et de dénonciation certaines de ses avenues (voir la première partie de *Gymnastique de la voix* intitulée *Méditerranéennes*), la poésie de Robert Giroux force la sympathie et appelle à un certain attendrissement lucide.

La vie peut être si simple  
simple texte entre mes deux mains jointes  
dos voûté sous le souffle de la mélancolie toute bleue  
petit écran courbe à ce qui pourrait s'y lire  
en toute discrétion (p. 29)

Porté avec justesse par ce que Giroux nomme «de renouvellement du miracle de la lecture» («que demander de plus à la lecture / si ce n'est le renouvellement de son miracle» p. 54), *Gymnastique de la voix* achève ses figures imposées, complète «cette voix racontante ou confidente qui fait de lui (*Giroux, nous soulignons*) un écrivain» (p. 40) avec une ferveur touchante qui ne manque pas de séduire.

*Bertrand Laverdure*